

Repenser la pratique du latin aux humanités littéraires

Introduction

Albert TSHIJI
BAMPENDI Mukole,
Professeur ordinaire
Université de
Lubumbashi
albertshijibm@
gmail.com

La République démocratique du Congo est une terre prolifique. Il en est du sous-sol comme du sol, de la flore comme de la faune, de sa diversité culturelle hors pair. *Mutatis mutandis*, que des confessions religieuses, que d'établissements d'enseignements secondaires ! Un phénomène de société que les sociologues devraient examiner à la loupe pour en comprendre la quintessence.

Dans le domaine de l'enseignement, les humanités littéraires pullulent. Pour avoir été nourri moi-même à ses mamelles et en avoir tiré d'importants bénéfices en tant qu'homme, je soutiens que ces études sont une aubaine pour notre jeunesse. Cependant, il sied d'en revisiter le programme qui, selon mon expérience, est obsolète. Il devrait s'adapter aux besoins de la société et mettre les jeunes apprenants en face des réalités vécues.

Ainsi, rien que d'entendre le mot « latin » effraie certains et répugne à d'autres. Avec raison, certainement. Car le souvenir qu'en gardent plusieurs est celui d'un enseignant déclinant notamment des substantifs, conjuguant des verbes et traduisant aisément des phrases aux allures parfois sibyllines, sans pour autant en expliquer les ficelles.

Parfois, à cause de l'abondance de la matière et parce qu'il faut nécessairement terminer la matière prévue au programme de l'année, l'apprentissage du latin a été réduit à un simple exercice de version. Aucun intérêt donc. A cela s'ajoute actuellement, dans le chef de certains enseignants, de la routine et donc l'absence de créativité, parfois même de l'incompétence due probablement à une formation insuffisante ou même biaisée.

Bref, tout un décor planté pour décourager les bonnes volontés. V.Y. Mudimbe est on ne peut plus critique en dénonçant ceux qui soutiennent le mythe « de

l'incapacité congénitale de l'Africain à entreprendre et à réussir ces études classiques » (1).

Mon propos est simple : le latin n'est pas une montagne infranchissable. Il faut en repenser la pratique. Les textes latins sont un tissu composite et l'apprentissage du latin ne doit pas se limiter à un simple exercice de version. Par ailleurs, il faut améliorer la méthodologie de la didactique du latin, en ayant le regard rivé sur les objectifs.

1. Objectifs

Les principaux objectifs peuvent être ainsi définis :

- a. une connaissance approfondie et la maîtrise de la langue ;
- b. une acquisition des principales composantes de la culture classique ;
- c. une large ouverture d'esprit, entraîné à une réflexion critique, une intelligence assouplie par les multiples exercices sur une langue éloignée dans le temps et dans l'espace, mais porteuse de valeurs civilisatrices universelles ;
- d. la formation d'un citoyen capable de s'adapter à l'évolution du monde actuel, ouvert au changement, ayant une capacité de maintenir et de communiquer des connaissances essentielles et antiques ; un citoyen utile à la société, capable de cultiver des vertus telles que la « *fides* » (le respect de la parole donnée, de l'engagement pris, par écrit ou oralement), le respect de la « *respublica* » (le bien commun), la « *virtus* » (le courage), l'amour de la patrie...

En somme, ces objectifs visent le type d'homme à former, surtout pour une société en crise, comme la nôtre, et qui peine à se relever. Et cette crise est au plus haut degré une crise d'homme, un déficit mental. L. Daudet a dit : « La misère d'un pays, c'est de n'avoir pas des intelligences pour le guider » (2). Et j'ajoute : des intelligences bien polies et affinées, des têtes bien faites plutôt que bien pleines.

A propos de ces objectifs, j'admets à la suite de J. Perret, que « comme il n'y a en latin ni articles ni auxiliaires et beaucoup moins de prépositions et de pronoms, cette langue se prête au style lapidaire et donne à l'esprit des habitudes de concision qui contrebalancent heureusement la fâcheuse influence que les littératures modernes, verbeuses et diffuses, exercent sur les jeunes esprits. L'enseignement du latin est particulièrement propre à former les esprits et les cœurs » (3).

Le pragmatisme romain est tel que Rome antique, que l'on découvre à travers des textes, doit être considérée comme un creuset où se sont fixés la

1 V.Y. MUDIMBE, « Les études classiques au Zaïre », in *Recherches, pédagogie et culture*, n°41-42, 1979, p. 30.

2 L. DAUDET, *Défense des humanités gréco-latines*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1922, p. 27.

3 J. PERRET, *Latin et culture*, Bruges, Desclée de Brouwer, s.d., p. 21.

morale, la philosophie politique, les principes juridiques... qui dominent la « civilisation mondiale » actuelle.

2. Une esquisse méthodologique

Un meilleur apprentissage du latin passe forcément par l'application d'une bonne méthode. Certes, le latin n'est pas aisé ; du reste, rien n'est aisé sur cette terre des hommes : l'homme a été créé pour dompter, dominer les difficultés qui se présentent à lui. Cela exige de lui de l'effort, de la volonté et un travail assidu : « *Labor improbus omnia vincit* », dit une maxime. Le latin, comme langue, prend parfois l'allure d'une langue sibylline, hermétique, figée dont le décodage est d'autant pénible qu'il nous est éloigné d'environ treize siècles depuis qu'il a cessé d'être une langue de communication, bien qu'il joue encore ce rôle dans certains rares milieux, eux aussi hermétiques.

Du point de vue de la pédagogie, force est de reconnaître que l'enseignement traditionnel mettait l'enseignant au centre de son enseignement. Pédagogie autoritaire où l'enseignant imposait à tous ses disciples un même rythme, une vision monolithique, un seul chemin à suivre, sans tenir compte de la capacité d'adaptation des apprenants. La formule sacrée était alors : « *Assimiler pour répéter* ». L'enseignant était réellement le maître, car il connaissait tout, semble-t-il, et avait à transmettre la science au jeune apprenant. Ce dernier était alors réduit au rôle d'un vase vide, attendant d'être rempli d'une eau, qui peut être limpide ou trouble, avec des conséquences que cela implique sur la formation de l'enfant. D'où le dégoût que plusieurs en ont éprouvé.

Il y a donc lieu d'y remédier en plaçant l'apprenant au centre de l'enseignement, d'autant plus qu'à ce jour et sans aucun doute, le niveau de connaissances de nos élèves et étudiants est déplorable : il a sensiblement diminué. La majorité d'entre eux ne fréquentent pas les bibliothèques pour apprendre ; et quand ils naviguent sur internet, c'est plus pour des distractions que pour une recherche scientifique. Que d'interrogations et d'inquiétudes !

Aujourd'hui, la tendance est plutôt à l'individualisation de l'enseignement, à initier les apprenants au travail en équipe, avec comme avantage le perfectionnement des aptitudes de tout un chacun. En effet, il est établi que :

- les dispositions innées de chaque enfant sont différentes et ne peuvent être développées ni au même niveau ni au même rythme ;
- le rythme d'acquisition de chaque enfant est lui-même soumis à une alternance de périodes fortes et de périodes faibles (4).

Dans cette pédagogie moderne, l'apprenant doit être préparé à la discussion, à l'échange. On ne lui impose plus rien, mais on lui propose et il obéit,

4 J. MAJAULT, *La révolution de l'enseignement*, Paris, Robert Laffont, 1967, p. 95.

non par avilissement ou sujétion, mais plutôt par consentement. L'objectif est le respect de la dignité humaine. Ainsi, l'apprenant sait que sa liberté s'arrête là où commence celle de l'autre. C'est la seule voie par laquelle il s'habitue à respecter autrui et à se faire respecter. Aujourd'hui, mieux qu'hier, tout en observant certaines spécificités, il faut ouvrir des couloirs entre différentes sciences. C'est le règne de l'interdisciplinarité.

Qui dit interdisciplinarité sous-entend « conflits », c'est-à-dire frictions indispensables et productives. Et je ne crois pas que ces propos de Majault soient dépassés : « Un médecin ou un physicien qui ignorerait tout des sciences humaines, un administrateur incapable de se débrouiller dans l'ordre des statistiques, un homme politique qui serait incapable de comprendre le fonctionnement d'une calculatrice, un économiste qui ne déchiffrerait pas le plan d'une programmation ne peuvent assumer pleinement leurs fonctions dans le monde moderne » (5).

Que devient alors l'enseignant ? Son rôle est de surveiller, de corriger, de stimuler, d'entraîner à un travail collectif, source de progrès. L'enseignant doit amener l'apprenant à s'interroger sur ce qu'il découvre, à l'examiner pour en saisir aspect et nature, à confirmer ou infirmer ses conclusions, de manière à fonder une vérité ou, au contraire, à reprendre une nouvelle réflexion sur une découverte.

a. *La méthode inductive*

Elle est essentiellement applicable au « néophyte ». C'est elle qui lui permet de découvrir le système verbal d'une langue, de toute langue non encore apprise. Elle passe donc par l'observation, l'analyse, la comparaison et la généralisation. Elle confère au jeune apprenant une acquisition progressive du vocabulaire fondamental, de la morphologie et de la syntaxe d'une langue.

Seulement, comment s'y prendre ? Comment conduire une leçon à l'aide de cette méthode ? Faut-il un exposé magistral, au préalable, ou alors un dialogue ? Pour y répondre, je puiserai à mon expérience de professeur de latin.

Les pré-réquis, à ce sujet, sont la (les) langue(s) que connaît le jeune apprenant avec une maîtrise plus ou moins heureuse. Elles en constituent le point de départ. L'enseignant s'appuiera sur cette base, notamment la connaissance de la langue française, pour conduire les premiers pas du jeune apprenant vers les méandres de la langue latine et, ce, par une application graduée et minutieuse. Ces pré-réquis sont entre autres les notions de sujet, de compléments, de verbe-base, de substantif, de nature d'un mot, de fonction d'un mot, de voix, de mode, de temps ; bref, tout ce qui concerne la grammaire fondamentale du français.

5 Idem, p. 50.

G. Pire et P. de Meester en soulignent les avantages suivants ⁽⁶⁾ :

- Cette méthode invite les jeunes apprenants à la réflexion, en mobilisant leurs activités mentales. Ainsi, se forme peu à peu leur raisonnement qui dépasse même les bornes de la vie estudiantine ;
- l'apprenant est actif, il participe au déroulement de la leçon, grâce au dialogue établi entre l'enseignant et lui par le jeu de questions et réponses. La classe elle-même devient, de ce fait, plus animée, plus vivante, un groupe de travail qui entraîne tous ses membres ;
- l'apprenant retient mieux les notions qu'il découvre lui-même. Il va sans dire que l'induction est liée à l'heuristique dont le succès est tributaire des exemples choisis et du mode de questionnement.

Néanmoins, la méthode inductive n'est pas sans écueils. Elle a ses limites:

- elle exige une longue expérience de la part de son utilisateur ;
- si l'enseignant n'y prend garde, ne jouit pas de son « auctoritas », elle peut devenir source de désordre et de confusion au point que, au bout du compte, l'apprenant n'approfondisse rien du tout ;
- elle est si lente que l'enseignant risque de ne pas terminer toute la matière prévue au programme de l'année, que les exercices risquent d'être relégués au second plan. Or, au-delà de la découverte, il faut de l'application par des exercices adéquats. Il est donc faux de croire qu'à elle seule elle produira des miracles et qu'elle est l'unique voie de salut. Sans effort personnel, sans travail assidu, elle devient une chimère et les résultats nuls.

b. *L'exposé magistral*

L'exposé magistral déductif créerait, me semble-t-il, une classe vivante. Les apprenants, sous la férule attentive et éclairée de l'enseignant, déchiffrent avec aisance et sans aucun doute le « texte-énigme ». Grâce à elle, les apprenants, à quelque niveau que ce soit, sont capables de bien emmagasiner les connaissances transmises par l'enseignant.

Toutefois, l'exposé magistral n'est pas une méthode exclusive. Si on veut atteindre les meilleurs résultats, il faut la compléter ou l'écarter selon les besoins de l'auditoire.

c. *L'analyse*

Analyser un mot, une proposition, une phrase, un texte, revient à le décomposer en ses plus petites unités significatives. En ce qui concerne particulièrement un mot, il s'agit d'en définir la nature, le cas, la fonction, le

6 G. PIRE, *Le latin en question. Vues modernes sur l'étude des langues anciennes*, Paris, H. Dessain, 1971, pp. 210-211 ; P. de MEESTER, Notes inchoatives pour une didactique du latin. A l'usage des professeurs de latin en République du Zaïre, Lubumbashi, Société saint Paul, 1982, p. 19.

nombre, la forme conjugale (voix, mode, temps, personne, éventuellement le régime du verbe).

Il va sans dire que cette méthode exige de l'apprenant un minimum de connaissances sur la notion à analyser. C'est pourquoi, l'analyse doit être conduite de manière systématique pour produire, ensuite, une habitude chez l'apprenant.

d. *Le « buzz-group »*

Cette méthode est basée sur l'apprentissage et la discussion en groupe. Elle ne peut s'appliquer qu'aux apprenants d'un niveau avancé, ayant une maîtrise certaine des notions fondamentales de la grammaire. Elle repose sur les cinq principes suivants qui en constituent le fondement (7) :

- principe d'intérêt. Ce principe forge la personnalité de l'enfant, le pousse à plus d'autonomie, le prépare à s'adapter à son milieu ambiant. Il exclut toutefois le libertinage et le désordre ;
- principe de collaboration. Il est basé sur le partenariat entre l'enseignant et l'apprenant, d'une part, entre apprenants eux-mêmes, d'autre part ;
- principe d'écoute. Avant d'ouvrir la bouche pour exprimer sa pensée, l'apprenant doit au préalable écouter. L'écoute est une condition sine qua non pour une meilleure participation à la discussion, pour un meilleur échange d'idées. Elle permet, dit C.R. Christensen, « de communiquer les nuances de sa propre pensée, d'apprécier les idées subtiles et complexes ; elle impose de se concentrer sur le sujet abordé et sur la manière dont il est traité » (8) ;
- principe d'auto-évaluation et d'autodiscipline. Il est exigé par la méthode elle-même.

La méthode d'apprentissage et de discussion en groupe est conçue de manière à accorder à l'apprenant plus de temps de parole qu'à l'enseignant. Ce qui est une révolution par rapport à l'enseignement traditionnel. L'apprenant éprouve ainsi le sentiment d'étudier librement, non par contrainte, des matières qui lui sont présentées.

Dans son déroulement, l'enseignant joue le rôle de facilitateur. Il ouvre le débat par une question, suivie d'une réponse et, de fil en aiguille, la classe s'anime, suite aux diverses interventions, à l'échange d'idées. Ensuite, il présente le contenu de la discussion et en fixe les différentes étapes. Par conséquent, il est censé lui-même maîtriser la matière en discussion pour mieux orienter le débat.

7 B. KALOMBO CIMBAYI y réserve un large développement dans son mémoire de Licence présenté sous ma direction: *L'enseignement du latin au secondaire en République Démocratique du Congo. Une nouvelle approche méthodologique*, inédit, Université de Lubumbashi, 2001, pp. 52-62.

8 C.R. CHRISTENSEN et alii, *Former à une pensée autonome. La méthode de l'enseignement par la discussion*, Bruxelles, De Boeck, 1994, p. 157.

Cette méthode offre les avantages suivants :

- l'apprenant a l'occasion d'affermir ses connaissances et de transmettre celles qu'il détient. Cette méthode est source d'enrichissement mutuel; même l'enseignant s'informe davantage et apprend aussi;
- elle brise la timidité, valorise l'apprenant. Ce qu'il devient vaut plus que ce qu'il apprend. L'apprenant développe ainsi la sociabilité;
- elle permet de découvrir les dons et potentiel latents chez l'apprenant;
- l'apprenant peut désormais avoir confiance en lui-même, tout en pesant ses limites et ses qualités ;
- il apprend à écouter l'autre et à le respecter dans ses différences: écoute attentive, source de critique objective ;
- il développe son jugement, son esprit critique, et sait argumenter et défendre son point de vue.
- Puisque toute médaille a son revers, cette méthode présente, elle aussi, quelques faiblesses et inconvénients :
- elle est évidemment une méthode à caractère démocratique. Donc, sans dirigeant, elle fonctionne mal ;
- l'enseignant doit réfléchir à d'innombrables questions avant le cours: comment orienter le débat ? Combien de temps y consacrer ? A quelles conclusions aboutir ? Quel sujet choisir ?...
- si l'enseignant ne maîtrise rien, cette méthode provoque le désordre et l'anarchie ;
- si l'élève n'est pas capable de s'investir personnellement dans le déroulement de la leçon, la méthode ne présente aucun intérêt et le succès est quasiment nul. En effet, certains apprenants progressent d'un pas mal assuré, manquent d'assurance ou se voilent d'un masque ;
- cette méthode peut exposer les apprenants à un danger certain : les subtilités de la langue (latine) peuvent les conduire à des aberrations inadmissibles.
- Je dois noter que cette méthode d'apprentissage et de discussion en groupe n'est pas à confondre avec la maïeutique, méthode socratique, où le maître conduit systématiquement l'apprenant, à travers un système de questions-réponses, vers une conclusion pré-établie.

e. *L'herméneutique*

L'herméneutique est la méthode scientifique et l'art d'interprétation des textes. Science, elle rassemble des règles à suivre pour aboutir à une interprétation correcte. De ce point de vue, elle s'oppose à toute allégorie ; elle fait appel au bon sens, rejette toute absurdité. Elle se base sur le principe « *simplex sigillum veri* » (ce qui est simple est le sceau (la preuve) de la vérité). L'évidence et

la simplicité en constituent les critères suprêmes. Comme art, l'herméneutique exige de l'adresse et de la sensibilité de la part de l'enseignant.

L'herméneutique procède toujours de l'apparent pour en dévoiler le sens caché. Elle dépasse ainsi le stade d'analyse auquel s'arrêtent plusieurs enseignants, soit à cause d'une formation (connaissance) approximative, biaisée, soit parce que la matière prévue au programme est abondante.

Pour mieux interpréter un texte, il est capital de déterminer à quel type de discours, à quel genre littéraire appartient ledit texte. Toute interprétation devrait répondre aux préoccupations suivantes :

- que veut dire le texte ou l'auteur à travers ce texte ?
- pourquoi le dit-il dans un tel langage plutôt que dans un autre ?
- comment le dit-il ? comment le texte est-il construit ?

L'on peut constater qu'une interprétation textuelle lit le texte entre les lignes et non au pied de la lettre. Ce faisant, son but est de re-organiser les données, de réduire les implicites pour éclairer le texte par des questions spécifiques relatives à l'histoire, à la psychanalyse, à la sociologie, à l'anthropologie, à l'archéologie, etc.

Grâce à l'herméneutique l'enseignant peut suivre l'histoire d'un mot, établir une relation entre les idées antiques et celles qui nous gouvernent actuellement, dans tous les domaines possibles. Ce commentaire nous détache du texte et, au travers des « *realia* », nous plonge dans la mentalité romaine. Lorsque, par exemple, l'on parle de la République, il faut en présenter la quintessence. Et l'on sait que les institutions sont le résultat des mentalités d'un peuple ; elles en reflètent son état d'esprit en fonction du rôle qu'elles sont appelées à jouer : quelle est l'histoire de la République ? Quelle en est l'origine ? Sur quoi repose-t-elle ? Pourquoi et comment a-t-elle dégénéré en Empire ? Autant de questions qui appellent une réponse. Je présume que c'est la voie la plus sûre pour rendre attrayante l'étude du latin.

Il reste donc vrai que, toutes proportions gardées, cette méthode exige de l'enseignant une connaissance encyclopédique. Pourrait-il en être autrement actuellement, dans un monde traversé par l'interdisciplinarité ? N'est-elle pas *mutatis mutandis* proche de la mondialisation ? A ce jour, quiconque voudrait s'enfermer dans sa tour d'ivoire s'atrophie et s'asphyxie, même sur le plan scientifique.

J'aimerais conclure ce sujet en affirmant qu'aucune méthode n'est parfaite, qu'aucune ne garantit infailliblement le succès, pour reprendre l'expression de P. de Meester⁽⁹⁾. Le succès est, en fait, une combinaison de plusieurs méthodes, en fonction des objectifs poursuivis, du (des) thème (s) exploité (s) et de l'importance du texte en étude.

9 P. de MEESTER, *op.cit.*, p. 36.

3. Le Contenu

Le déficit de notre société actuelle est beaucoup plus mental et moral : une crise d'homme. Et je soutiens que l'heure de faire de « l'art pour l'art » est révolue. C'est un suicide de concevoir ou de maintenir un programme d'études, de projeter une quelconque réforme sans porter un regard sur la société. Il faut résolument s'engager dans le développement de notre société : on a beau être un scandale géologique, mais tant que l'homme qui vit sur cette terre-scandale géologique n'est pas réformé, le pays ne se relèvera jamais.

Le domaine de l'enseignement est l'un des mieux appropriés pour véhiculer des idées nouvelles, pour apporter les corrections nécessaires. Dès lors, dans le domaine spécifique du latin, l'on peut exploiter les thèmes ci-après :

- *la concorde nationale* (concordia ordinum, chère à Cicéron). Elle implique l'unité dans la diversité, la cohésion, le respect de l'autre. Elle rejette le tribalisme, le séparatisme, l'exclusion sous toutes ses formes ;
- *l'amour de la patrie* : le civisme, le respect du bien commun (public), les vraies valeurs républicaines et universelles, l'administration de l'Etat ;
- *la démocratie* ;
- *la femme vertueuse* ;
- *l'agriculture*, base d'un développement durable ;
- *le droit*, dont les droits de l'homme (notamment la conception de Sénèque sur l'esclave) ;
- *la mondialisation*. Tércence (poète latin du 2^e s. av. J.C.) a dit : « Homme, je le suis ; et je considère que rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». A un autre bout, comme reprenant en écho cette pensée de Tércence, l'empereur Marc-Aurèle (2^e s. ap. J.C.) tient des propos semblables : « Ma cité et ma patrie, en tant qu'empereur, c'est Rome ; en tant qu'homme, c'est le monde ». La mondialisation n'est pas un concept nouveau, moderne ; il existait déjà dans la pensée antique ;
- le « *mos majorum* » : la tradition des ancêtres qui nous plonge dans la culture africaine. Sur quoi repose-t-elle ? Quelles en sont les valeurs fondamentales ? Comment réformer notre société moderne où les valeurs sont inversées ?

Le choix des textes d'étude doit, à mon sens, reposer, sur trois principes essentiels :

- tenir compte de l'évolution de la langue afin de donner au jeune apprenant une vue panoramique des transformations que le latin a subies tout au long de son histoire ;
- les objectifs à atteindre ;
- l'expressivité des textes.

Ainsi, l'on puisera parmi les auteurs tels que Térence, Cicéron, Virgile, Tacite, Pline le Jeune, Sénèque, Apulée et saint Augustin, en maintenant autant que faire se peut l'équilibre entre prosateurs et poètes.

Il est vrai que cette vision que je propose, une nouvelle lecture des auteurs anciens, vise les classes supérieures des humanités littéraires et l'Université. L'on pourra m'objecter les contraintes du programme. Il est, à mon avis et de l'avis de plusieurs opérateurs en la matière, inutilement chargé. Il faut l'alléger, non seulement en fonction des objectifs, mais aussi en ne retenant que les auteurs les plus importants : importants, parce que, que ce soit dans le domaine de la prose (histoire, éloquence...) ou de la poésie, ils ont marqué leurs époques grâce à leur production littéraire, à leur pensée philosophique, et j'en passe.

Alléger le programme est aussi le cri de cœur que lance G. Ditend Yav en ces termes : « Il arrive, malheureusement, que beaucoup d'enseignants et même des systèmes entiers d'éducation perdent de vue l'objectif visé, celui de former une structure mentale logique grâce à une tête bien faite. Ils distillent ainsi un enseignement mnémonique en gonflant inutilement les matières et en imposant des programmes redondants où il ne reste plus ou trop peu de place à la réflexion individuelle. C'est par cette façon d'agir que l'on se retrouve avec des têtes bien pleines de connaissances théoriques que les bénéficiaires ne savent exploiter pour répondre les difficultés inhabituelles auxquelles ils sont confrontés »⁽¹⁰⁾.

Je souligne dans ce long extrait les expressions :

- en gonflant inutilement les matières,
- en imposant des programmes redondants où il ne reste plus ou trop peu de place à la réflexion individuelle.

4. La nécessaire version

La finalité de tout cours de latin est la traduction. Celle-ci est soumise à plus d'une contrainte. La première, plus subtile, est le poids du substrat. On traduit du latin au français, mais consciemment ou non une réflexion se fait automatiquement à travers notre langue maternelle ou usuelle. Cette réflexion est à l'origine de nombreuses erreurs transmises dans la langue d'arrivée. La seconde est que toute traduction impose un triple choix : choix du vocabulaire, de la syntaxe, du rythme, et donc du style; bref, un choix artistique.

S. Poque⁽¹¹⁾ souligne la difficulté qu'il y a à vouloir toujours rendre le même mot latin par son équivalent français. Cette difficulté tient au sens du

10 G. DITEND YAV, *Les pesanteurs de la formation universitaire au Congo*, Lubumbashi, Presses universitaires de Lubumbashi, 2000, p.28

11 Augustin d'HIPPONE, *Sermons pour la Pâque, texte critique, traduction et notes de S. Poque* (Sources chrétiennes 116), Paris, les éditions du Cerf, 1966, pp. 141-142.

mot dans les deux langues et au style. Les habitudes du français diffèrent de celles du latin : l'ordre des mots, l'équilibre des phrases ne sont pas les mêmes. Copier servilement le français sur le latin aboutit à une trahison : c'est aller à l'encontre de la fidélité.

Toute traduction est le résultat d'un compromis entre la fidélité au texte originel et le respect du génie propre du texte d'arrivée. Et nous voici plongés dans les « eaux » de l'art.

La traduction est donc une construction et « jamais une découverte de rapports de synonymie entre les vocabulaires respectifs de deux langues, même si l'on accorde à "vocabulaire" un sens très large »⁽¹²⁾. Ainsi, par la traduction, on ne fait que recréer une œuvre déjà existante, l'original, en se basant sur des procédés linguistiques différents, sur un système déterminé par un contexte historique, culturel et littéraire.

La traduction est un exercice nécessaire, dans la mesure où elle permet le contact des langues et, au-delà, des cultures. Dans tous les domaines, dans tous les pays, elle joue et doit jouer un rôle prépondérant. Nul ne peut prétendre, de nos jours, vouloir vivre dans une espèce d'autarcie intellectuelle, scientifique ou technique, où il se contenterait d'ouvrages originaux écrits dans sa propre langue.

Conclusion

Ma réflexion se pose en fil d'ariane d'une éventuelle réforme de notre système éducatif; elle est une invite à tous les opérateurs impliqués dans l'enseignement, plus concrètement dans l'enseignement du latin. Il est grand temps que l'on s'arrête, qu'on se mette autour d'une table pour revisiter avec courage et sérénité notre programme de latin, que l'on s'y penche sans se voiler la face, au-delà des intérêts partisans. ■

12 H. IOANNIDI, « Le travail du poète et le problème de la traduction », in *Critique*, n° 299, 1972, p. 358.